

Louis Moreau de Bellaing

RUE
DE
HAUTEVILLE

Ma mère est morte. Qui était-elle ? -Etait-elle ma mère ? On me l'a toujours dit, mais elle ne me l'a jamais dit elle-même. pas plus qu'elle ne m'a dit qui était mon père. Mais comment le savoir ? Mon frère est venu à l'enterrement, lui qu'on ne voit plus guère, perdu dans sa vie, dans ses peurs. Devant la maison de retraite, sur la place, la famille est rassemblée. Qui ? Ma soeur aînée, ma soeur cadette, leur mari à chacune, mon frère seul, moi-même, la compagne de mon père, mon père lui-même, non il n'est pas mort, il mourra dix ans plus tard. On est en automne, mais les arbres sont encore verts. Dans le petit groupe de parents et d'amis devant la porte de cet asile où a vécu quelques années et est morte ma mère, qui souffre ? qui pleure ? Personne.. C'est le matin, une fin de matinée. Ce n'est pas les rires ni les bavardages, mais le silence de coutume en ces sortes de cérémonie. On entre, on est conduit dans une cour, devant un petit carré de ciment, genre poste de sentinelle, couvert d'une petit toit d'ardoise. A l'intérieur, posé à même le sol, sur du macadam, le cercueil.

J'ai vu ma mère, il y a deux ans,. A trois heures du l'après-midi, elle était dans son lit où elle avait déféqué. Est-ce en me voyant qu'elle a eu peur ? Est-ce, pour elle, ma seule présence - j'accompagnais ma plus jeune soeur - qui l'effrayait ? . Je l'avait vue une année plus tôt, elle était assise à une table dans une grande pièce, Dehors il y avait un orage et l'on entendait claquer les coups de tonnerre. J'avais devant moi le regard affolé d'une vieille dame, qui, dans tout ce bruit, devait se demander pourquoi j'étais là.

Le cercueil était au fond du local, dans l'ombre; Mon frère entra, sortit aussitôt, retint ma soeur qui voulait entrer. N'y va pas, lui dit-il avec douceur. J'entrais à mon tour. Cette boîte posée par terre, sans une fleur auprès d'elle, dans ce local qui ressemblait à une cahute de jardinier, ce n'était pass supportable. Ma soeur qui aimait ma mère n'y eut peut-être pas tenu.

Je ne me souviens pas des autres, je ne me souviens pas de grand chose, pas même de mon, père, ce jour-là. On emmena le corps dans une église de village, celui près duquel vivent ma soeur aînée et son mari. Il y eut une messe, une absoute. Puis le bref cortège se dirigea vers le cimetière. La fosse était là, ouverte. On y descendit, au bout de cordes, la corps de ma mère. Plus tard, sur la fosse, fut construite une tombe avec une croix. Morte, ma mère compta plus que vivante. D'abord par sa succession, en argent, en terre, en biens immobiliers qu'elle laissa et que mon père partagea entre nous. Mais son importance est due aussi à sa tombe au cimetière. Elle est là tout près. Ma soeur aînée, qui l'eut souhaitée ailleurs, lui porte des fleurs. Mon père, qui proposait pour elle la fosse commune si cette dernière existait encore, a participé financièrement à l'édification de sa, tombe, réglé sa succession; On ne parle pas d'elle entre nous ou très peu. Je suis allé laver une fois la pierre tombale salie par les pluies. On pourrait dire que sa mort lui donne une vie. Elle, la recluse, l'abandonnée - sauf par ma belle-mère, femme de mon père, qui allait la, voir -, elle sort de ses asiles successifs, de sa folie qui l'enfermait et je recherche tous les détails, les derniers souvenirs, ceux de ma soeur aînée, ceux que rappellent les lettres de condoléances, ceux que je recueille des derniers vieillards qui autrefois l'avaient connue.

La vie est dure. Durs les métiers. Entre la folie et l'acte raisonnable, il y a un gouffre. L'acte raisonnable, cela peut être travailler huit heures par jour, obligatoirement, pour se nourrir soi et sa famille. Entre le métier aimé de celui ou de celle qui le pratique et le métier mal aimé, mis en route, accompli, chaque jour, par force, pour gagner sa vie, il y a écart entre un peu ou beaucoup de bonheur et l'absolu du malheur. De faire huit heures par jour un métier détesté, cela par obligation, pour se nourrir et nourrir sa famille, c'est une vie qui ne peut avoir grand sens. Et c'est pourtant celle imposée à des millions, sinon des milliards d'individus et de groupes.

A seize, dix-sept ans, ma grande idée était de ne rien faire. Lire, seulement, lire inlassablement. Sans doute aimais-je tant lire, parce que, enfant, après un temps de lecture, survenait l'interdiction de la poursuivre. Non pas parce qu'il fallait nécessairement faire une autre chose requise par la vie courante, mais parce qu'il ne fallait pas trop lire. Ce monde de la lecture est pourtant le mien et c'est celui qui me plaît le plus, avec celui de l'amour; car être avec une personne aimée, l'entendre, l'écouter la voir, c'est comme une lecture continue qui me prolonge hors de moi-même, me rend autre, dans un calme, une sérénité qui me fait vivre à l'infini.

Ecrire est pénible. On se heurte aux mots. Ils sont, à chaque instant, des obstacles à franchir, ou à contourner, ou à amadouer, à faire siens, pour que la page se fasse. Faut-il écrire ? Pas nécessairement. Faut-il lire ? Sans doute, mais seulement lorsque l'on en a envie. Le faux lecteur et la fausse lectrice qui se croient obligés de lire pour se faire valoir et briller dans ses connaissances sont des anti-lecteurs et lectrices de la vraie lecture qui est un art pratique que chacun peut mettre à sa disposition pour connaître. Mais il y a d'autres manières de connaître. La lecture peut apporter une jouissance quasi physique à celui et à celle qui l'aime, mais elle peut aussi, si il ou elle ne l'aime pas, le ou la plonger dans la morosité et l'ennui.

Il y a, bien sûr, à l'école, au collège, au lycée et dans les universités, des lectures obligatoires qu'en tout état de cause, l'élève, l'étudiant, homme

ou femme, doit faire s'il veut réussir ses examens. Mais elles ne sont pas ou rarement comparables avec celles que je choisis moi-même de faire et qui, même si le livre est mauvais, tant que je l'aurais en main, sera l'une de mes tentatives d'ouverture au monde.

En 1941, mon frère lisait *Les Aventures de Télémaque* et j'eus aussi le droit de lire le livre dans sa version expurgée du récit des amours de Télémaque avec une nymphe. Je ne comprenais pas toujours le sens des mots et les prononçais de travers. Par exemple, j'avais dit stragème, au lieu de dire stratagème. mon frère rectifia et m'expliqua ce qu'était un stratagème. En revanche, la personne qui était là pour nous élever nous accablait, tous les quatre, de travaux ménagers. qui nous éloignaient de la lecture.

La lecture n'est pas un métier. C'est un art, un plaisir et une obligation pour s'instruire..

La plupart des métiers sont inutiles, ils sont, seront remplacés par des machines. Ceux qui restent, resteront, qui ne sont pas inutiles. Même quand ils sont pénibles, ils peuvent plaire à ceux et celles qui les pratiquent. Ce n'est pas facile de s'occuper d'enfants petits à la maison ou à l'école. Ce n'est ni aisé ni agréable de vider les poubelles dans les bennes, autrement dit d'être éboueur. C'est épuisant, garçon de café, de rester debout toute la journée à servir ou attendre le client derrière le comptoir. Et pourtant celles et ceux qui pratiquent ce métier peuvent y prendre goût, malgré la pénibilité et la faible rémunération qui suffit rarement à les faire vivre dans l'aisance. Ils et elles y prennent goût, parce qu'ils sont des êtres humains qui travaillent en commun et que, dans ce travail imposé d'en haut et mal payé, ils et elles recherchent le peu de possibilités qui vont donner un peu de sens à leur vie. La mère ou le substitut qui s'occupe de jeunes enfants sera heureuse que, par ses soins, ils s'éveillent. Tout en travaillant, les éboueurs poussent des cris, s'interpellent, se plaisent entre eux, comme si cette gaieté diminuait la monotonie et la fatigue de leur vie. Le garçon de café, la serveuse, dans les moments de ralentissement du travail, voire dans ceux de pauses, aiment à bavarder entre eux, entre elles, entre eux et elles. L'instituteur ou l'institutrice du primaire, l'enseignant et l'enseignante du secondaire qui doit faire apprendre des matières difficiles à des adolescents et des adolescentes en mal de liberté à conquérir et de désirs à combler, malgré leur peu de reconnaissance par les pouvoirs publics, voire par une partie

de l'opinion, éprouvent une légitime fierté, lorsqu'ils et elles parviennent à ce que les élèves d'une classe réussissent le mieux possible et dans les meilleures conditions. Car ces élèves sont l'avenir et, grâce à leurs enseignants, après notre disparition, notre avenir, puisqu'ils sont nos enfants.

Le premier métier dont je me souviens - j'avais cinq ans - est celui de médecin. Pour moi, les adultes qui m'entouraient n'avaient pas de métier. Nounou ce n'était pas un métier, ni d'être cuisinière ou ancienne domestique. Cela faisait partie des proches, comme la grand-mère, la tante, sœur de mon père, quand elle venait, les frères et sœurs, les cousines. Le médecin m'apparut comme particulier, venant me soigner pour une grippe et me soulevant d'un doigt le sexe en souriant. L'autre grand-mère, la maternelle, avait un jardinier que nous les enfants embrassions comme du bon pain, sans même nous rendre compte qu'il ratissait les allées toute la journée. Ce furent les paysans du hameau où nous passions les vacances dans une ferme, qui, par leurs travaux bien distincts de ceux que l'on voyait s'accomplir en ville, sans que je sache très clairement ce qu'ils faisaient, me donnèrent une vague idée de ce qu'était un métier, d'autant qu'ils s'accompagnaient d'artisans comme par exemple les forgerons. C'était en 1939 et il me fallut, quelques mois plus tard, à la rentrée des classes, les livres d'école, pour savoir ce qu'était un métier : instituteur, cordonnier, boulanger ou épicier. Concrètement je les avais sous les yeux et j'apprenais ce qu'ils faisaient, leur métier, à l'école.

Le pétainisme répandait en images l'idée d'une France paysanne - il y avait encore treize millions de paysans -, artisanale. Mais on parlait peu des ouvriers et des employés. Vivant pendant toute la guerre dans une petite ville de trois mille habitants proche de la campagne et en tirant ses ressources, l'entreprise, le salariat, l'économie, la bureaucratie m'étaient inconnues. Je les découvris d'un seul coup, à treize ans, en venant habiter dans une ville moyenne, soixante-dix mille habitants, puis lors de quelques visites à Paris.

Mais je demeurais encore ignorant - et cela dura jusqu'à la classe de seconde, de première et surtout de philo - de ce qu'était la modernité. Je connaissais les noms des auteurs classiques au fur et à mesure que je les apprenais au collège : Pascal, Racine, Corneille, Molière, Balzac, Lamartine, Musset. A l'annonce d'une conférence sur Péguy, je ne savais pas de qui il s'agissait. Du coup, mon père nous emmena tous les quatre à la

conférence. Le curé du collège qui enseignait en première refusait de faire cours sur Voltaire, sur Diderot (« C'est un débraillé ») et sur Rousseau (« C'est un petit vicieux »). A la maison, les livres étaient encore surveillés par la personne qui nous avait élevés, impossible de lire Maupassant et de voir le film tiré de l'un de ses romans *Bel ami*. Les professions intellectuelles, les universités, les Grandes écoles m'étaient inconnues. Encore plus les entreprises petites, moyennes ou grandes. Je savais vaguement, depuis mon arrivée en ville, qu'il y avait des ateliers où travaillaient des ouvriers et ouvrières.

Ceux qui, les premiers, m'ouvrirent un peu plus l'esprit ce furent quelques camarades de collège. Peu nombreux, mais néanmoins au courant de la littérature récente. L'un d'eux, dès les années 45-50, lisait Charles Morgan, l'auteur à la mode, mais lisait aussi Sartre. alors qu'à quinze ans, je ne savais pas qu'il existait. Un autre aimait la poésie, écrivait des poèmes, lisait Apollinaire et les surréalistes. Un autre encore, tout en écrivant des poèmes, lisait surtout de la philosophie telle qu'on l'enseignait au lycée (il avait abandonné le collège). Dans nos rencontres à trois ou quatre, il y avait une sorte d'effervescence qui se produisait. Nous découvriions, ou au moins je découvrais un autre monde que celui où je vivais. Mon père connaissait les classiques, mais Il n'avait jamais lu Proust. J'avais le sentiment de me dés-enfermer.

A dix-sept ans, saturé de latin, de grec et de littérature classique, je fonçais, à la bibliothèque, sur les *Confessions* de Rousseau que je lus, et grâce à un médecin psychiatre, sur les *Sept piliers de la sagesse* de T.E. Lawrence qui m'emballa. ainsi qu'un de mes copains lycéen. C'est là qu'après un échec au bac, je décidais de ne rien faire, sinon lire. De fait j'étais malade et, pendant trois ans, trainais de maisons de santé en celles de séjour à droite ou à gauche, lisant enfin Proust, Dickens, Gide, etc.

Mais les rencontres que je fis au cours de mes séjours en maison de repos m'ouvrirent enfin à un peu plus que la littérature ou la poésie. Les conversations avec un journaliste m'en apprirent plus sur le monde que le manuel de géographie. Celles avec un professeur de lettres communiste m'initièrent aux partis politiques. Je lisais depuis longtemps les journaux, le *Canard Enchaîné*, mais tout cela devenait vivant. Un ex de l'entourage de de Gaulle fut aussi, pendant un mois, une source de connaissances pour moi qui ne savais rien. Au bout de trois ans, je pus me remettre réellement aux études. Mais je ne découvris mon propre mé-

tier, celui que je me reconnais, chercheur en sciences sociales, que beaucoup plus tard. De fait, ce sont les métiers des autres qui me paraissent intéressants, désormais, à étudier. parce qu'ils structurent les vies sans toujours leur donner sens. Mais c'est une autre histoire, celle aujourd'hui de l'économie, à part quelques métiers qui, sans y échapper totalement, sont, comme la médecine que j'avais découverte à cinq ans, un peu à part.

Aujourd'hui, le métier paraît, dans sa fonction, se résumer, pour celui ou celle qui le fait, à gagner de l'argent pour vivre matériellement et, si possible, à en gagner en grande quantité, pour briller, être en haut est avoir quasiment la toute-puissance sur autrui. C'est au moins en apparence ce qui se produit un peu partout dans le monde. La réalité est quelque peu différente. Rencontrant un ancien étudiant dans la rue, celui-ci se plaignait amèrement de sa triste condition d'employé dans un bureau, de son ennui au travail, mais, faute de moyens et de temps, à plus de trente ans, il ne pouvait reprendre des études ou apprendre un autre métier. En revanche, même si, dans tout métier, il y a des avantages et des inconvénients, des « bons moments » et des corvées, celui ou celle qui parvient à en obtenir un qui lui plaise à peu près, y trouve, huit heures par jour, sauf les samedi et dimanche, c'est-à-dire pour une bonne partie du temps de sa vie quotidienne et de sa vie tout entière (sauf pendant les années de retraite), dans l'investissement que ce métier lui rend possible, non seulement de la signification et du sens, mais un certain degré de plaisir (satisfaction fait plus sérieux) à s'éclater comme on dit aussi, à être avec autrui, à travailler à une oeuvre commune quelle qu'elle soit,

Le drame, c'est que, si l'on ne parvient pas, d'une manière ou d'une autre, à faire partie d'une soi-disant élite - intellectuelle, financière, artistique, scientifique, sociale-bourgeoise -, le salaire, la rémunération, le revenu baisse dans de telles proportions que ceux et celles qui, faute d'avoir accédé à la soi-disant élite, sont condamnés au travail monotone, ont à peine de quoi vivre matériellement, et, du coup, ne peuvent vivre socialement et politiquement sinon en famille ou dans un groupe restreint. Or l'élite doit représenter mondialement quelques millions de personnes, alors que les autres, ceux et celles qui ne font pas partie de l'élite en représentent des milliards. Courageusement, Marx proposait, pour que les choses changent, la lutte des classes et il a toujours raison. Mais la lutte des classes se fait tous les jours. Il suffit de faire se rencon-

trer un ouvrier ou une ouvrière et un ou une enseignant(e) pour qu'elle apparaisse comme lutte, que les deux protagonistes le veuillent ou non, et même s'ils sont d'accord sur l'essentiel : que ça change. Car, pour l'un la signification et le sens de sa vie au moins de travail, et le plaisir qu'il peut y prendre peuvent être réels, alors que, pour l'autre, cette même signification et ce même sens et le plaisir au travail sont réduits à rien ou à presque rien : le ludisme dans le savoir-faire, le rêve dans un travail répétitif et exigeant peu d'attention, les camaraderies et les amitiés.

Parce que l'économie n'a pas été mise à sa place dans les relations sociales inter-individuelles ou inter-groupes, parce qu'elle n'est pas garantie, dans le social, par le politique c'est-à-dire par des repères limite que tout le monde connaît : le permis/défendu, le don, le renoncement, la transmission, la liberté, l'altérité, la reconnaissance, l'éventuelle réciprocité, l'identité et d'autres à mettre en exergue, les quatre cinquième de la population mondiale vivent mal, tant matériellement que dans leur tête . C'est pire encore lorsque, par une dégringolade individuelle ou collective, ils ou elles se retrouvent largués, sans travail, sans logis, dans la solitude et l'abandon. L'ennemi, c'est le néo-libéralisme économique et son quasi dogme de l'équilibre de l'offre et de la demande qui se ferait par la main invisible, et qui se fait en réalité par des trucages éhontés qui sollicitent par tous les moyens la demande et y répondent par une offre rapide et souvent, au niveau des produits de base, de mauvaise qualité. Elle s'accompagne aujourd'hui d'une sorte de second dogme proclamant que, plus les riches s'enrichissent, plus le ruissellement de leur richesse coule sur les moins riches, les pauvres et les misérables.

Il faut mettre à sa place dans l'entre nous, sous caution de nos repères-limite certes indéterminés mais toujours là, sous celle des valeurs des éthiques, des morales qui portent le sens de ces repères-limite et sous celle des droits qui en découlent, l'économie. Elle fut truquée dès le XV^e siècle par les « enclosures »(la confiscation des terres en Grande Bretagne) et aboutit, au XXI^es, toujours dans l'escroquerie à, par exemple, l'obsolescence programmée, ce produit calibré pour ne durer qu'un certain temps et être ainsi, toujours renouvelé. Un frigo qui pourrait durer trente ans dure cinq ou six ans.

Que l'on cesse de nous assommer avec la grandeur du travail professionnel, avec la fainéantise des prétendus assistés, avec le désir commun à chacun et à tous de ne rien faire. A seize, dix-sept ans, je ne voulais

